

Lluis Caballé

Luc chapitre 10 : versets 27-37.

J'ai choisi cette parabole bien connue du samaritain parce qu'elle dit quelque chose sur le prochain, sur la diaconie.

J'ai d'ailleurs failli dire, comme on l'entend toujours : « la parabole du bon samaritain ». Or je remarque que le terme « bon » n'apparaît pas dans le texte de l'évangile. On pourrait dire que c'est un rajout de notre inconscient collectif. Jésus parle lui, du samaritain, tout simplement, sans y ajouter une connotation morale.

Jésus répond à deux questions posé par un juif religieux. La première : que dois-je faire pour hériter la vie éternelle, pour avoir la vie ? : « Aimer Dieu et son prochain comme soi même » ; et la seconde : « qui est mon prochain ? » Question sous entendue : « qui dois-je aimer comme moi-même ? ».

Jésus répond au spécialiste de la loi non pas en faisant une grande théorie sur la vie éternelle mais en racontant une parabole, une histoire de vie, il raconte des faits, il enseigne ; comme toujours il est très pragmatique, très près des choses de la vie.

Il ne moralise pas, il indique un chemin qui est un chemin de vie.

Penchons nous sur le texte.

Cela débute d'ailleurs sur un chemin...

Sur la route de Jérusalem à Jéricho, voilà un homme attaqué par une bande. Il est dépouillé et laissé à demi-mort. Arrive un prêtre, puis un lévite, tous deux hommes de Dieu pour les Juifs. Ils le voient, mais s'en écartent prudemment.

Un samaritain passe par-là, il est en voyage. Il fait partie des gens qui n'ont pas de quoi se vanter : pas d'église, pas de reconnaissance sociale. Pour un Juif de cette époque, c'est un étranger de basse condition, un métèque...

Voici ce que Françoise Dolto, dans des entretiens avec Gérard Séverin publiés en 1977 sous le titre : « l'évangile au risque de la psychanalyse » dit à propos du samaritain :

Il n'est pas un homme spirituel. Il est comme il est, proche de la nature ; un homme pratique » elle ajoute : « Puisque tout à l'heure il va mettre le moribond justement sur sa propre monture, on peut penser qu'il s'agit d'un négociant qui emmène avec lui un âne ou un mulet pour porter ses marchandises tandis qu'il en monte un second .

Le samaritain voit donc un homme abandonné sur le bord de la route. Il s'approche. Il a vu parce qu'il avait l'esprit en alerte, comme tout voyageur de l'époque Il se savait menacé par les brigands sur le bord de la route. En cet homme allongé et blessé, il se reconnaît. Il aurait pu être celui-là. Il le sera peut-être au prochain voyage. Le prêtre et le lévite, eux, pouvaient moins se reconnaître en cet homme blessé. On n'attaquait pas les hommes du Temple pour les détrousser.

Et sans doute aussi que ce samaritain avait beaucoup de force de caractère pour aller vers cet homme mis à mal. Il le soigne avec ce qu'il a sous la main. Il le hisse sur sa monture pour le déposer à la première auberge où il passe la nuit. Le lendemain, il laisse un peu d'argent à l'aubergiste, dit qu'il repassera et paiera l'éventuel surplus. Il a vu, il a secouru, il a mis le blessé entre de bonnes mains, et il continue son chemin Il s'occupe maintenant de ses affaires personnelles. Il s'en va. Jésus ne dit même pas qu'il salue l'homme qu'il a sauvé.

Il a donné un peu de son temps. Il s'est détourné de son chemin...

En mettant cet homme sur sa propre monture : il le soutient, le porte. Dans la réalité et symboliquement il le prend en charge. Puis en donnant de l'argent, il ne l'abandonne pas sans laisser ce qui va permettre au blessé de se remettre à flots.

Jésus demande : « qui s'est comporté comme le prochain de cet homme réduit à l'impuissance, et qui laissé dans l'état où il était serait peut-être mort, seul ? »

Le légiste ne peut que répondre : « C'est celui qui a pratiqué la miséricorde avec lui ».

Voyez au passage qu'il ne dit pas : « c'est le samaritain ». On dit qu'à cette époque là, certains en Israël crachaient par terre chaque fois qu'ils entendaient ou se devaient de dire ce mot qui les répugnait.

Qui est le prochain ? C'est le samaritain pour cet homme battu, dépouillé. C'est le samaritain qui s'est comporté comme son prochain. Le Christ demande au blessé d'aimer ce samaritain, et de l'aimer comme lui-même. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

C'est à celui qui a été sauvé que Jésus enseigne l'amour. Il aimera l'homme dont il a reçu attention, assistance et secours. Celui sans qui il serait mort.

Souvent dans une lecture rapide de cette parabole, ou dans notre mémoire ou inconscient collectif, on pense que le prochain de la parabole est le malheureux que nous allons croiser sur notre route, alors qu'à ce moment de l'histoire c'est au blessé, au malheureux que s'adresse Jésus : le prochain qu'il doit aimer c'est celui qui l'a secouru.

Finalement, le Christ demande d'aimer celui qui nous a épaulés dans un moment où nous n'aurions pas continué notre chemin. Que nous le connaissions ou pas, nous aimerons celui qui nous a secouru au moment de la détresse.

Voilà le prochain que l'on doit aimer, dans cette parabole, comme soi-même.

Intéressons-nous au prêtre et au lévite.

Le seul reproche, dit le pasteur Alphonse Maillot que nous soyons en droit de leur adresser, c'est leur légalisme. « Ce ne sont pas des mauvais, des méchants ; ce sont des hommes coincés par la loi, des hommes contraints à s'enfuir, à passer outre. C'est par obéissance à la loi que ces hommes s'enfuient. »

IL explique.

Ces hommes légalement, selon la loi, n'avaient pas le droit d'intervenir. En effet la loi juive interdisait au personnel sacerdotal de toucher un mort. Ce n'est pas pour rien que Jésus a pris soin de préciser que cet homme était « demi-mort ».

Maillot dit : « la scène n'est donc pas aussi simple qu'il y paraît. Il y a peut-être eu deux tempêtes sous deux crânes. Mais non pas sous cette forme : dois-je intervenir ou pas ? Mais d'abord sous celle-ci : était-il

mort où pas ? Car voici la loi : « un prêtre ne se rendra pas impur...pour un mort. Nos deux religieux n'ont pas le droit de risquer l'impureté et la profanation qui rejaillirait sur tout Israël. »

Nos deux religieux sont donc des hommes qui obéissent.

Jésus décrit deux hommes entravés par leur obéissance. Jésus s'en prend à la loi pour la loi. Parce que là, il n'y a plus de rencontre, il n'y a plus de vrai prochain ni d'amour du prochain possible. Avec cette obéissance aveugle, il n'y a plus de hasard, plus de rencontre, plus de vie vie.

Ces hommes se sont laissés coincés par la loi qui stérilise, la loi qui tue.

Et Alphonse Maillot ajoute :

Jésus ne s'en prend pas à la loi pour elle-même. Il s'en prend à la loi qui fait toujours la loi. Il s'en prend, dit Maillot « aux principes qui font de nous des robots. Il s'en prend à la morale quand elle prétend devenir infaillible et éternelle. Il s'attaque à une loi, à une morale qui en refusant l'exception, le hasard, la possibilité de la discussion et de la contestation réduisent l'homme à l'état d'esclave. »

Ce que Jésus reproche au prêtre et au lévite, c'est de ne pas avoir compris que dans cette rencontre avec le l'homme blessé, il devait faire sauter leur loi pour accéder à la liberté et à l'amour du prochain. C'est de ne pas avoir compris que c'était le moment de la rencontre, où plus aucun texte n'est valable, le moment où il faut inventer son comportement, où il faut oser vivre. Jésus appelle à la vie.

Dans cette parabole, le prochain n'est pas l'homme d'église, peut-être trop enfermé dans ses dogmes, c'est l'homme non de bonnes paroles mais le samaritain, l'homme efficace aux moments de détresse. C'est l'homme simple « matériel ». C'est l'homme compatissant. Le texte dit en parlant du samaritain : « il fut ému de compassion », Le prochain c'est celui qui au moment où, dépouillé de ressources physiques ou morales, nous ne pouvions plus avancer, plus nous assumer, nous a donné son plus de vie, de vitalité.

Et ce samaritain avait ce « plus de vitalité ». Lui n'est pas enfermé dans le légalisme, il n'est pas enfermé dans une image ou des rôles sociaux à défendre. Il est un homme simple, il est un homme libre.

Et le Samaritain de l'évangile laisse l'autre libre : après l'avoir secouru, il se retire du chemin et continue le sien.

Ce qu'a fait le samaritain, c'est un acte d'amour, c'est donné, et c'est donné sans condition. Ce n'est pas un acte fait par devoir, par justice ; c'est une force, un courant d'amour ; le samaritain n'a tout simplement pas fait barrage à son propre élan d'amour, de vie.

Quand tu es le samaritain, quand tu es le prochain dit le Christ tu ignores la dette et la reconnaissance. Et à nous qui sommes peut-être parfois, dans notre travail diaconal, des samaritains, cette parabole nous rappelle que nous n'avons en aucune manière à en tirer une quelconque gloire. Pour le dire autrement, la diaconie n'est jamais première mais toujours seconde de la grâce que nous recevons du Christ, gratuitement, pour rien. La diaconie est comme un écho de la grâce, la réponse émerveillée, ai-je entendu un jour. Voilà ce que nous montre Jésus à travers le samaritain.

Et au blessé, Jésus demande d'aimer le samaritain. Remarquons que le blessé ne connaît pas plus que ça le samaritain, celui-ci s'est contenté de croiser sa route mais et c'est très important et c'est vital, en le reconnaissant comme frère d'humanité et ceci dans une relation égalitaire.

Alors là, chez le blessé il va se passer quelque chose : reconnu et secouru il peut aimer et cet amour envers celui qui l'a reconnu, qui l'a aidé et qui d'ailleurs n'est plus là, il ne peut alors l'exprimer qu'en faisant de même avec d'autres. A son tour d'aider librement, sans presque même y penser. A son tour « d'entrer dans la danse » comme le dit la chanson, en acceptant le courant d'amour révélé par Jésus Christ dans cette parabole. A son tour d'être samaritain pour d'autres.

Et ce samaritain qui est si vivant si sympathique est un exemple de la charité selon Christ. Nous sommes appelés à être aussi nature que lui, aussi peu orgueilleux de nos bonnes actions, aussi peu conscient de notre charité, voyez dans le texte le samaritain n'en rajoute pas ; il est à la limite, économe de ses gestes. Il fait juste ce qu'il faut. Il est efficace. Le Christ nous le donne aussi en exemple, car c'est un homme hors pouvoir, hors institution, qui vit des rapports simples à l'autre et qui est capable de considérer un homme en tant que tel,

indépendamment de ses titres, de sa valeur connue, morale ou sociale, de sa race. Il ne s'arrête pas aux apparences.

C'est un homme libre qui se comporte vis à vis d'un autre de façon à le rendre libre. Il a reconnu dans le blessé son frère d'humanité. Et parce que libre des préjugés intellectuels sociaux ou moraux, il a reconnu l'autre simplement, presque corporellement.

Et l'autre, dans ce regard libre s'y est reconnu, s'y est retrouvé, a été secouru.

F Dolto dit:

« Si nous avons été reconnus, un jour, une heure, un instant comme un être humain par un être humain, celui-là aimons le comme nous même, il nourrit notre âme.

Et si nous avons rencontré un jour, une heure, un instant un être humain dépouillé, blessé, celui-là aimons le comme nous même, car il nourrit notre âme. »

Pour finir je dirai que ce blessé de la parabole c'est aussi nous, les blessés de la vie et que ce samaritain nous parle de Jésus ; cette parabole nous renvoie à Jésus, le plus proche des prochains, lui qui prend soin de nous, lui qui lorsque nous croisons son regard nous nourrit jusqu'au fond de l'âme, lui qui nous fait entrer libre dans cette chaîne d'amour, qui nous entraîne jusqu'à la vie éternelle.

« Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » demande le lévite.

Tu aimeras ton Dieu de tout ton être et ton prochain comme toi-même.

Qui est mon prochain ?

C'est le Samaritain, celui qui est proche quand tu es blessé.

Va, aime ce prochain, et à ton tour, fais comme lui. »